

ANTHROPOLOGIE DES SEUILS

Volume III

Christian Mahoukou

LA VIEILLESSE

Essai d'anthropologie de la finitude et de la transmission

Chapitre I L'entrée dans le grand âge

1. Une épreuve plutôt qu'une étape

On parle de la vieillesse comme d'une étape biologique, mesurée en années, constatée par un corps qui se fatigue plus vite et guérit plus lentement. Cette description n'est pas fausse. Elle est seulement insuffisante, comme l'étaient les descriptions purement médicales ou administratives de la naissance au premier volume de cette collection. Car la vieillesse n'est pas seulement un fait qui survient à l'organisme : elle constitue une épreuve anthropologique qui met à nu les présupposés les plus profonds d'une civilisation entière, en particulier ceux d'un monde contemporain qui valorise par-dessus tout l'efficacité, la productivité, l'autonomie, la rapidité et l'innovation.

Car la vieillesse introduit, progressivement et sans demander l'avis de personne, l'expérience exactement inverse : le ralentissement, la fatigue, une dépendance croissante, la perte de certaines capacités, la proximité de la mort. Elle pose ainsi, à quiconque la traverse ou l'observe, une question qu'aucune autre étape de la vie ne pose avec la même netteté.

2. Reformuler la question

Demander ce qu'est la vieillesse, ou comment bien vieillir, invite des réponses médicales, pratiques ou normatives, utiles mais qui n'atteignent pas la racine anthropologique du phénomène. Demander, à la place, ce que devient l'homme lorsque sa puissance diminue, ou ce que la vieillesse révèle de la vérité de la condition humaine, ouvre un espace où peuvent enfin se faire entendre la dignité, la dépossession et la transmission qui constitueront la matière de ce volume.

3. L'hypothèse directrice

La question que la vieillesse impose, sans détour ni ménagement, est la suivante : la dignité humaine dépend-elle de ce que l'on peut faire, ou de ce que l'on est ? Tant que la force, la mémoire, le rôle social et l'utilité demeurent intacts, cette question peut rester théorique, presque oisive. La vieillesse la rend pratique, quotidienne, parfois douloureuse — et c'est précisément pour cela qu'elle constitue un révélateur anthropologique que nulle autre expérience ne fournit avec autant de netteté.

Vieillir, c'est découvrir que l'on a toujours valu plus que ce que l'on pouvait faire.

4. Le troisième mouvement

Ce volume ne commence pas de zéro. Naître avait montré l'être humain du côté de la réception : un être donné à lui-même, donné par autrui, donné dans un monde, vulnérable, inscrit dans une filiation qu'il n'avait pas choisie. La Parentalité avait montré ce même être devenu à son tour l'instance qui transmet, qui guide, qui renonce et qui sépare. La Vieillesse referme ce mouvement sur lui-même, et le referme d'une manière qu'aucun des deux premiers volumes ne pouvait anticiper : la vulnérabilité que Naître décrivait comme le commencement de toute existence humaine n'est pas seulement, comme on le croit trop souvent, un état définitivement dépassé par l'âge adulte. Elle revient — non comme un échec, mais comme la confirmation tardive de ce qui était vrai depuis le premier jour.

La naissance et la vieillesse dévoilent la même vérité : l'homme ne se suffit jamais à lui-même.

5. Quatre paradoxes

Cette hypothèse se déploie en quatre paradoxes, que les chapitres suivants reprendront chacun à son tour. Le premier est qu'on peut perdre en puissance sans perdre en dignité : la diminution des capacités n'entame, en elle-même, aucune part de ce qui fait la valeur d'une personne. Le second est que l'on peut devenir dépendant sans devenir moins humain : la dépendance n'est pas l'inverse de l'humanité, elle en est une modalité parmi d'autres, la plus visible aux deux extrémités de la vie. Le troisième est que l'on peut se détacher du futur tout en demeurant responsable : le vieillard habite moins le temps du projet, mais il reste engagé dans le destin de ceux qui lui succèdent. Le quatrième, enfin, est que l'on peut approcher la mort tout en approfondissant la vie : la conscience de la fin, loin de vider le présent de son sens, peut au contraire lui donner toute sa gravité.

6. Le parcours de ce volume

Les chapitres qui suivent reprendront chacun un fil de cette enquête. Le chapitre II s'arrêtera, avec Ricœur et Erikson, sur ce que signifie voir le temps devenir enfin visible, et relire sa propre vie comme une histoire plutôt que comme une suite de projets. Le chapitre III explorera, avec Guardini, la dépossession progressive des rôles et des fonctions, et ce qui demeure lorsque ce qui nous définissait disparaît. Le chapitre IV examinera, avec Beauvoir, le rapport exact entre vulnérabilité et dignité, et la différence entre autonomie et indépendance. Le chapitre V s'attardera, avec Jonas et avec la tradition orale africaine qu'incarne la figure d'Amadou Hampaté Bâ, sur la vieillesse comme âge de la sagesse et de la transmission. Le chapitre VI suivra, avec Cicéron, le

voisinage de la mort que la vieillesse rapproche sans jamais l'imposer comme une obsession. Le chapitre VII, enfin, confrontera cette anthropologie aux défis contemporains du vieillissement : l'allongement de la vie, sa médicalisation, l'invisibilisation sociale des anciens, le culte de la jeunesse.

Une seule chose doit être entendue dès maintenant, et le reste du volume ne fera que la déplier : vieillir, c'est perdre une à une les réponses qui nous avaient longtemps tenu lieu d'identité, pour découvrir, souvent avec étonnement, que quelque chose demeure qui n'avait jamais dépendu d'elles.

Chapitre II Le temps devenu visible

1. Une relation au temps qui s'inverse

Dans la jeunesse, le temps paraît ouvert. L'avenir y occupe toute la place : on s'y projette, on y forme des projets, on y loge ses espoirs comme s'ils disposaient d'un espace illimité pour se réaliser. Le passé, lui, reste discret, presque négligeable — trop court encore pour peser, trop proche pour être regardé de loin. La vieillesse renverse cette proportion sans prévenir : le passé s'allonge, l'avenir se raccourcit, et le temps, qui servait jusque-là de simple cadre à l'action, devient soudain lui-même un objet que l'on regarde.

La jeunesse habite principalement l'avenir ; la vieillesse réapprend à habiter le temps tout entier.

2. Ricœur : la vie comme récit qu'on peut enfin relire

Paul Ricœur a montré que l'identité d'une personne se constitue comme un récit, une mise en intrigue qui donne forme et cohérence à des événements qui, pris isolément, n'en auraient aucune. Tant que ce récit reste à écrire, on en perçoit mal l'architecture d'ensemble : on vit les chapitres sans pouvoir encore en évaluer la composition. La vieillesse offre, pour la première fois, la possibilité d'une lecture rétrospective presque complète. L'essentiel du récit est désormais derrière soi, ce qui permet — sans l'imposer automatiquement — un travail de relecture que la jeunesse ne pouvait pas même envisager, faute de matière suffisante.

3. Erikson : l'intégrité face au désespoir

Erik Erikson a identifié, dans le dernier des huit âges qu'il distingue dans le développement psychosocial de la personne, une tâche propre à cette période de la vie : parvenir à un sentiment d'intégrité, c'est-à-dire à la capacité d'accepter sa vie telle qu'elle a été réellement vécue, avec ses choix, ses échecs et les chemins qu'elle n'a pas pris, plutôt que de la mesurer sans cesse à une existence idéale qu'on aurait pu vivre à sa place. L'échec de cette tâche, selon Erikson, ne conduit

pas à l'indifférence, mais au désespoir : le sentiment que le temps qui reste ne suffira plus à corriger ce qui a été manqué, et que le récit de sa propre vie ne pourra plus jamais se réécrire autrement.

L'intégrité ne consiste pas à avoir bien vécu, mais à pouvoir accueillir la vie que l'on a effectivement vécue.

4. Une même histoire, deux opérations

Ricœur et Erikson décrivent, chacun à sa manière, le même phénomène sous deux angles complémentaires. Ricœur en donne la structure : la vie comme récit, qui ne devient lisible comme totalité qu'à mesure que son matériau s'accumule. Erikson en donne l'enjeu : cette lecture rétrospective n'est pas un exercice neutre, elle engage la possibilité même de se réconcilier avec ce que l'on a été, ou au contraire de s'en trouver irrémédiablement séparé. Le temps devenu visible n'est donc jamais une simple donnée contemplative ; il devient l'espace où une vie cherche enfin à consentir à elle-même.

5. Vers la dépossession

Cette relecture du temps vécu ne s'opère cependant pas dans l'abstrait. Elle accompagne, et parfois elle est précipitée par, une expérience plus concrète et souvent plus douloureuse : la perte progressive des rôles, des fonctions et des capacités qui avaient longtemps servi à répondre, sans qu'on y pense, à la question de savoir qui l'on est. Le chapitre suivant s'attachera à cette dépossession, et à ce qui peut demeurer lorsque ce qui nous définissait cesse, l'un après l'autre, de nous définir.

Chapitre III La dépossession progressive

1. Identité profonde et fonctions exercées

Pendant la plus grande partie de la vie adulte, on répond sans trop y réfléchir à la question qui suis-je par une énumération de fonctions : une profession, un rôle familial, des responsabilités, une place reconnue dans un groupe. La vieillesse retire ces réponses l'une après l'autre — le départ à la retraite, l'éloignement des enfants devenus adultes, la perte progressive de certaines capacités physiques ou cognitives, parfois la disparition des proches qui avaient connu et confirmé qui l'on était. Ce qui demeure, une fois ces réponses retirées, n'est pas immédiatement évident. C'est cette question que ce chapitre doit affronter directement.

2. Guardini : chaque âge a sa forme propre

Le théologien et philosophe Romano Guardini a consacré aux âges de la vie une analyse qui permet d'éviter l'erreur la plus commune sur ce sujet : mesurer chaque âge à l'aune d'un seul, généralement

celui de la pleine maturité, et juger tous les autres comme des approximations imparfaites de celui-là. Pour Guardini, chaque âge possède sa forme propre, une configuration intérieure complète et cohérente, qui n'est ni un brouillon de l'âge suivant ni un reste affaibli de l'âge précédent. L'enfance n'est pas un adulte inachevé ; la vieillesse n'est pas un adulte diminué. Chacun de ces âges est, à sa manière, un accomplissement.

Aucun âge n'est la version incomplète d'un autre ; chacun possède sa forme propre.

3. Ce que la vieillesse n'est pas

Cette intuition permet de nommer précisément l'erreur que commet une civilisation tournée presque exclusivement vers l'efficacité et la production lorsqu'elle envisage la vieillesse : elle continue de la mesurer aux critères de la maturité active — la rapidité, le rendement, la capacité d'initiative — et ne peut alors la percevoir que comme un déclin. Mais juger la vieillesse avec les critères de la maturité revient à juger l'enfance avec les critères de l'âge adulte, et à n'y voir qu'une incapacité généralisée là où il faudrait reconnaître une forme différente, pas encore ou plus tout à fait celle qu'on attendait.

4. Ce qui n'apparaît qu'à cet âge

Si la vieillesse possède sa forme propre, il faut pouvoir dire ce qui, en elle, ne se laisse voir à aucun autre moment de l'existence. Guardini y voit notamment une forme de détachement qui n'est pas résignation, mais liberté : déchargé, au moins partiellement, de l'obligation de justifier sa valeur par l'action, l'être vieillissant peut accéder à une qualité d'attention, de jugement et de présence aux choses que l'urgence de la vie active rendait difficile. Ce n'est pas une compensation accordée pour les pertes subies ; c'est une possibilité propre à cet âge, que nul ne pourrait connaître en restant plus jeune.

5. Ce qui demeure

On peut maintenant répondre, au moins partiellement, à la question posée en ouverture de ce chapitre. Ce qui demeure lorsque les fonctions se retirent n'est pas un résidu appauvri de ce qu'on était, mais quelque chose qui n'avait jamais été identique à ces fonctions : une forme propre, qui demandait précisément cette dépossession pour devenir enfin visible. La perte des rôles n'est donc pas la perte de soi ; elle en est, paradoxalement, une condition de clarification.

6. Vers la vulnérabilité

Cette forme propre de la vieillesse, aussi réelle soit-elle, ne supprime cependant pas ce que la dépossession a de concrètement difficile : la dépendance croissante à l'égard d'autrui pour des actes

que l'on accomplissait seul auparavant. Le chapitre suivant, avec Simone de Beauvoir, devra affronter cette dépendance sans détour, et préciser ce qui la distingue d'une diminution de l'humanité elle-même.

Chapitre IV Vulnérabilité et dignité

1. Une dépendance qui n'est pas un accident

La vieillesse ramène, sous une forme nouvelle, la dépendance que le premier volume de cette collection avait décrite à l'autre extrémité de l'existence. Mais là où la dépendance du nouveau-né est universellement acceptée, presque attendrissante, celle du vieillard est trop souvent vécue, par celui qui la subit comme par ceux qui l'entourent, comme une humiliation. Il faut comprendre pourquoi cette même structure anthropologique reçoit un accueil si différent selon l'âge où elle se manifeste.

2. Beauvoir : ce que la société fait de la vieillesse

Simone de Beauvoir a consacré à cette question un ouvrage d'une lucidité presque insoutenable, où elle montre, à partir d'une documentation historique et ethnographique considérable, que la condition des vieillards n'a jamais été partout la même : certaines sociétés les vénèrent comme dépositaires de la mémoire commune, d'autres les abandonnent dès qu'ils cessent d'être productifs. Cette variation considérable atteste que la souffrance souvent associée au grand âge ne procède pas uniquement du corps qui décline, mais aussi, et peut-être surtout, du traitement social que chaque culture réserve à ce déclin. Une société qui n'estime les personnes qu'à proportion de leur rendement ne peut percevoir la vieillesse que comme une déchéance, quelle que soit la vigueur d'esprit que celle-ci conserve par ailleurs.

3. Le procès de l'autosuffisance moderne

Cette analyse permet de mettre en cause un présupposé que les sociétés contemporaines tiennent rarement pour ce qu'il est : un idéal historiquement situé plutôt qu'une évidence universelle. L'autosuffisance — pouvoir se nourrir, se déplacer, se laver, décider sans le secours de personne — y est érigée en condition même de la dignité, de sorte que la perdre, même partiellement, semble retirer à la personne une part de son humanité. Aucune société n'a pourtant jamais été composée d'individus totalement autosuffisants : la dépendance accompagne l'existence humaine de bout en bout, et la vieillesse ne fait que rendre visible, avec une netteté parfois cruelle, ce qui demeure discret le reste du temps.

4. Distinguer autonomie et indépendance

Il faut, pour avancer plus précisément, distinguer deux notions que le langage courant confond trop souvent. L'indépendance désigne la capacité d'accomplir seul les actes de la vie quotidienne — se lever, se nourrir, se déplacer. L'autonomie désigne autre chose : la capacité à demeurer l'auteur de ses propres choix, de ses valeurs, de son jugement sur ce qui compte pour soi. Ces deux capacités ne varient pas nécessairement ensemble. Une personne peut perdre une large part de son indépendance — avoir besoin d'aide pour s'habiller ou pour se déplacer — sans perdre la moindre part de son autonomie : elle continue de savoir ce qu'elle veut, de juger, de choisir, d'exprimer des préférences qui méritent d'être entendues et respectées.

On peut perdre son indépendance dans les actes quotidiens sans perdre son autonomie comme sujet.

5. Ce que révèle le traitement des vieillards

Cette distinction, une fois posée, change la nature de l'exigence morale que la vieillesse impose à son entourage. Aider quelqu'un dans les actes qu'il ne peut plus accomplir seul ne devrait jamais signifier décider à sa place de ce qu'il veut, encore moins le traiter comme s'il avait cessé d'avoir un jugement propre. C'est précisément ce glissement — de l'aide légitime à la dépossession du jugement — que Beauvoir dénonce comme la véritable source d'indignité, bien plus que la dépendance physique elle-même. La manière dont une société, une famille ou un soignant traitent cette dépendance révèle ainsi, plus sûrement qu'aucun discours, ce qu'ils estiment réellement valoir chez une personne.

6. Vers la transmission

Reconnaître que l'autonomie peut survivre à la perte de l'indépendance ouvre une question que ce chapitre n'a pas encore abordée : que peut encore offrir celui dont l'autonomie demeure intacte, alors même que sa capacité d'agir physiquement s'est réduite ? Le chapitre suivant s'attachera à cette question en explorant la vieillesse comme âge de la sagesse et de la transmission, avec Hans Jonas et avec une tradition que les sociétés occidentales contemporaines ont trop souvent négligée.

Chapitre V La sagesse et la transmission

1. Ce qui demeure transmissible

Une vision purement déficitaire de la vieillesse manquerait l'essentiel si elle s'arrêtait à ce que l'âge retire. Car la vieillesse n'est pas seulement le temps du retrait : elle peut devenir, et devient effectivement dans bien des cas, le temps où ce qui s'est accumulé au fil d'une existence entière —

mémoire, expérience, capacité de mise en perspective, connaissance du temps long — trouve enfin l'occasion de se transmettre à ceux qui n'ont pas encore vécu ce qu'elle a vécu.

2. Jonas : une responsabilité qui dépasse son propre avenir

Hans Jonas, déjà rencontré dans les deux premiers volumes de cette collection à propos de la responsabilité parentale, fournit ici un prolongement naturel de son intuition centrale. La responsabilité, pour Jonas, ne se limite jamais à ceux qui peuvent la réclamer ou y répondre en retour ; elle s'étend aux générations futures, qui n'existent pas encore et ne peuvent rien exiger, mais envers lesquelles nous répondons déjà par nos actes présents. Le vieillard occupe, à cet égard, une position singulière : son propre avenir personnel s'est considérablement raccourci, mais cela ne le délie en rien de sa responsabilité envers un avenir qu'il ne verra peut-être pas. Cette responsabilité, débarrassée de tout calcul sur son propre intérêt futur, peut même y gagner en clarté.

3. La bibliothèque vivante

Il faut ici se garder d'une perspective trop exclusivement occidentale. Dans de nombreuses sociétés africaines, vieillir est reçu comme un don de Dieu et des ancêtres, et la personne âgée, loin d'être mise à l'écart, demeure la mémoire vivante de sa communauté — dépositaire non seulement de savoirs et de savoir-faire ancestraux, mais aussi de l'histoire des relations que son lignage a tissées avec les clans voisins. L'écrivain et penseur malien Amadou Hampaté Bâ a résumé cette conviction, dans un discours prononcé à l'UNESCO en 1960, par une formule devenue célèbre : en Afrique, un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle. Cette formule n'est pas un simple hommage sentimental. Elle désigne une fonction anthropologique précise : dans une société de tradition orale, la mémoire collective tout entière repose sur des têtes vivantes, et la disparition de l'une d'elles emporte, irrémédiablement, ce qu'aucun autre support ne pouvait conserver à sa place.

Là où la mémoire commune n'a pas d'autre support que les vivants, chaque ancien est une bibliothèque entière.

4. Ce que la modernité technique déplace, sans l'abolir

Les sociétés contemporaines, qui confient l'essentiel de leur mémoire à l'écrit, puis au numérique, ne dépendent plus de la même manière de la mémoire vivante des anciens pour la simple conservation de l'information. C'est sans doute l'une des raisons, parmi d'autres, de l'invisibilisation sociale dont souffrent aujourd'hui les personnes âgées dans plusieurs sociétés occidentales, et que le dernier chapitre de ce volume devra examiner pour elle-même. Mais ce déplacement technique ne touche qu'une part de ce que les anciens transmettent. Car la sagesse ne se réduit jamais à l'information conservée : elle inclut le jugement qui sait quoi faire de cette information, la capacité

de resituer une crise présente dans un temps plus long, une qualité de présence que nulle base de données ne saurait stocker à la place de celui qui l'a acquise en vivant.

5. Ce que transmet celui qui n'a plus à conquérir sa place

Une dernière précision mérite d'être apportée. Celui qui n'a plus à se faire reconnaître, à gravir un statut ou à défendre une position, transmet souvent autrement que celui qui est encore engagé dans cette conquête : avec moins d'enjeu personnel investi dans ce qu'il dit, et donc, paradoxalement, avec une liberté de parole et une gratuité que peu d'autres âges de la vie permettent aussi pleinement. Ce que transmet le vieillard n'est donc pas seulement un contenu — des souvenirs, des conseils, un patrimoine — mais une manière de transmettre, dont la gratuité même constitue une part de sa valeur.

6. Vers la mort

Cette transmission, aussi généreuse soit-elle, ne peut éviter indéfiniment la question vers laquelle la vieillesse conduit inévitablement : celle de sa propre fin. Le chapitre suivant, avec Cicéron, abordera ce voisinage de la mort, non comme une obsession morbide, mais comme un horizon que la pensée peut affronter avec une forme de sérénité.

Chapitre VI Le voisinage de la mort

1. Un horizon plutôt qu'une obsession

Toute réflexion sérieuse sur la vieillesse rencontre nécessairement la question de la mort, et il faut s'y arrêter sans détour ni complaisance morbide. La vieillesse rapproche cette question sans pour autant devoir s'y réduire : elle rappelle que l'existence humaine est limitée, et cette limite, loin de retirer mécaniquement du sens à la vie, peut au contraire lui donner toute sa gravité. C'est le quatrième paradoxe annoncé au premier chapitre de ce volume — approcher la mort tout en approfondissant la vie — que ce chapitre doit maintenant examiner pour lui-même.

2. Cicéron et les griefs contre la vieillesse

Cicéron a consacré à ce sujet un dialogue entier, qu'il prête à Caton l'Ancien parvenu à un âge avancé. Caton y répond à quatre griefs habituellement adressés à la vieillesse : elle écarterait des affaires actives, elle affaiblirait le corps, elle priverait presque entièrement des plaisirs, et elle approcherait de la mort. Les trois premiers griefs, Cicéron les retourne sans difficulté excessive — il existe des activités, des forces et des plaisirs propres à cet âge, que les précédents chapitres de ce volume ont d'ailleurs largement confirmés à leur manière. Le quatrième grief exige une réponse

plus profonde, parce qu'il touche à ce qu'aucun retournement de perspective ne peut purement et simplement dissoudre.

3. Un raisonnement en deux branches

La réponse de Cicéron à la crainte de la mort suit un raisonnement qui n'a guère vieilli en deux mille ans. Deux possibilités seulement s'offrent à la pensée : soit la mort est l'anéantissement complet de la conscience, et alors elle ne saurait constituer un mal pour personne, puisque nul ne subsistera pour en souffrir ; soit elle ouvre vers une autre forme d'existence, et alors elle devrait être accueillie plutôt que redoutée. Dans les deux cas, la peur qu'elle inspire repose moins sur un argument que sur un attachement — à la vie, au corps, aux choses du monde — dont la vieillesse, qui a déjà pratiqué bien des renoncements, se trouve paradoxalement mieux équipée pour se dépandre que la jeunesse en pleine possession de ses ambitions.

4. Le fruit mûr

Cicéron recourt à une image qui éclaire mieux qu'aucun argument abstrait ce que peut signifier une mort survenant à un âge avancé : celle du fruit qui tombe de l'arbre lorsqu'il est mûr. Un fruit vert, arraché avant son temps, tombe par violence ; un fruit mûr se détache de lui-même, sans rupture, parce qu'il a atteint ce pour quoi il avait crû. La mort d'un vieillard qui a pleinement vécu son âge ne trahit pas sa vie ; elle en est, au sens le plus littéral, l'achèvement naturel — ce qui ne dispense en rien du chagrin de ceux qui restent, mais qui change la nature de ce que cette mort signifie pour celui qui la traverse.

Une mort qui survient en son temps n'interrompt pas une vie ; elle en accomplit la forme.

5. Des sociétés qui cachent, des sociétés qui célèbrent

Il faut noter, sans y voir une simple curiosité ethnographique, que les sociétés humaines n'ont jamais traité la mort de manière uniforme. Certaines l'entourent de discrétion, accompagnant le mourant et le défunt dans une retenue presque silencieuse ; d'autres en font un moment solennel de resserrement collectif, célébré avec un faste qui peut surprendre un regard extérieur. Cette diversité confirme, comme au chapitre V à propos de la transmission, que la signification de la mort n'est jamais purement biologique : elle se reçoit toujours à travers les formes qu'une culture lui donne, sans que ces formes en changent la réalité dernière.

6. Ce que la proximité de la mort donne au présent

Reste à comprendre ce que ce voisinage, une fois pensé sans effroi disproportionné, apporte au présent plutôt que ce qu'il lui retire. La conscience qu'un temps est compté change la qualité de

l'attention qu'on lui porte : ce qui pourrait se répéter indéfiniment se laisse facilement négliger, ce qui ne se répétera plus exige d'être regardé. C'est ainsi que la mortalité, loin de vider la vie de son sens comme on le croit trop souvent, peut au contraire lui donner cette gravité particulière que seule la finitude rend possible.

7. Vers les défis contemporains

Cette sérénité philosophique face à la mort, aussi solidement fondée soit-elle, ne suffit cependant pas à elle seule à répondre aux transformations bien réelles que les sociétés contemporaines ont fait subir au grand âge. Le dernier chapitre de ce volume devra confronter tout ce qui a été établi jusqu'ici à l'allongement inédit de la durée de la vieillesse, à sa médicalisation croissante, à l'invisibilisation sociale des anciens déjà annoncée au chapitre précédent, et au culte de la jeunesse qui caractérise une grande partie du monde contemporain.

Chapitre VII Les défis contemporains du vieillissement

1. Une structure mise à l'épreuve plutôt qu'abolie

Comme pour la naissance et la parentalité dans les volumes précédents de cette collection, il faut résister à deux tentations symétriques face aux transformations contemporaines du grand âge : celle qui regretterait un passé où les anciens auraient toujours été honorés sans réserve, et celle qui réduirait ces transformations à un simple progrès linéaire vers de meilleures conditions de vieillissement. Les six chapitres qui précèdent permettent de poser, à chaque phénomène contemporain, la même question : modifie-t-il les formes concrètes de la dignité, de la dépossession, de la transmission et du rapport à la mort, ou en altère-t-il la structure même ?

2. L'allongement de la vie : une vieillesse devenue plurielle

L'allongement considérable de l'espérance de vie constitue une situation historiquement inédite : la vieillesse, qui ne durait autrefois que quelques années pour ceux qui l'atteignaient, s'étend aujourd'hui sur des décennies, et se trouve elle-même divisée en périodes très différentes — l'écart est immense entre le jeune retraité encore pleinement actif et la personne du grand âge devenue dépendante pour l'essentiel des actes quotidiens. Cette diversification interne ne contredit pas ce que le chapitre III avait établi avec Guardini ; elle l'oblige seulement à plus de précision. La vieillesse ne possède peut-être pas une forme propre unique, mais plusieurs formes successives, chacune méritant d'être pensée pour elle-même plutôt que rabattue sur une catégorie unique et trop large.

3. La médicalisation : une pathologie ou une condition ?

Le vieillissement est de plus en plus appréhendé comme un problème médical à gérer, à ralentir, parfois même à combattre comme on combat une maladie. Cette médicalisation a permis des progrès réels contre des souffrances qui n'avaient rien d'inéluctable. Mais elle risque aussi, lorsqu'elle devient le seul cadre de pensée disponible, de réduire la totalité de l'expérience du grand âge à une série de paramètres cliniques à corriger, et d'oblitérer ainsi ce que les chapitres III et V avaient mis en évidence : une forme propre de l'existence, porteuse d'une sagesse et d'une transmission qu'aucun traitement ne saurait à lui seul produire ni remplacer. La question posée au chapitre I — la dignité dépend-elle de ce que l'on peut faire ou de ce que l'on est — reste, ici encore, entièrement pertinente : un regard purement médical sur la vieillesse répond implicitement par la première branche de cette alternative, et c'est précisément ce que ce volume s'est efforcé de mettre en question.

4. L'invisibilisation sociale : reprise et approfondissement

Le chapitre V avait commencé à expliquer l'invisibilisation contemporaine des anciens par le déplacement technique de la mémoire collective, désormais confiée à l'écrit et au numérique plutôt qu'aux personnes. Il faut y ajouter une dimension plus directement spatiale et institutionnelle : la séparation physique des générations, par laquelle un nombre croissant de personnes âgées achève sa vie dans des établissements spécialisés, à l'écart du tissu familial et social ordinaire. Cette séparation contraste fortement avec ce que le chapitre V décrivait à propos de nombreuses sociétés africaines, où l'ancien demeure intégré à la communauté jusqu'à sa mort. Elle n'invalide en rien la dignité de la personne âgée, que ce volume entier s'est attaché à établir indépendamment des circonstances ; mais elle en complique sérieusement la reconnaissance sociale effective, puisque la dignité la mieux établie en théorie peut rester sans effet si nul ne se trouve à proximité pour la reconnaître au quotidien.

5. Le culte de la jeunesse : la vieillesse comme échec à retarder

Une part importante de la culture contemporaine traite la vieillesse comme un échec que la volonté, la consommation ou la technique devraient pouvoir repousser indéfiniment, plutôt que comme une dimension normale et légitime de l'existence humaine. C'est exactement l'erreur que le chapitre III, avec Guardini, avait nommée comme la plus commune sur ce sujet : juger un âge avec les critères d'un autre, et n'y voir qu'un manque là où il faudrait reconnaître une forme différente. Le culte de la jeunesse n'est pas un simple phénomène esthétique ou commercial ; il est l'expression contemporaine la plus visible de cette erreur anthropologique.

6. Ce qui demeure

Ce que ces transformations changent, ce sont les conditions démographiques, médicales, sociales et culturelles dans lesquelles la vieillesse est aujourd'hui traversée. Ce qu'elles ne changent pas, c'est la structure même que ce volume a patiemment dégagée : une dignité qui ne dépend pas de la puissance d'agir, une dépossession des rôles qui ne va pas jusqu'à la dépossession de soi, une dépendance qui n'abolit pas l'autonomie du jugement, une sagesse qui demeure transmissible même lorsque les conditions sociales de sa transmission se sont fragilisées, et une mort qui, en son temps, accomplit une vie plutôt qu'elle ne l'interrompt. Les formes changent ; ce qui demeure, demeure.

La vieillesse révèle ainsi, avec une netteté particulière, que l'être humain ne se confond jamais entièrement avec les fonctions qu'il exerce, les capacités qu'il possède, ni même avec l'image qu'il donne de lui-même. Ce qui demeure lorsque tout cela se retire n'apparaît pas malgré la vieillesse, mais souvent grâce à elle.

Conclusion

Ce volume était parti d'une question simple en apparence : que devient l'être humain lorsque diminuent progressivement les forces, les rôles, les responsabilités et les capacités qui avaient longtemps semblé le définir ?

La réponse contemporaine la plus spontanée consiste souvent à décrire cette situation comme une perte. Et il serait absurde de nier qu'il y ait, dans la vieillesse, de véritables pertes : perte de puissance, parfois de santé, souvent de proches, parfois d'autonomie pratique. Mais l'enquête menée au fil de ces chapitres conduit à une conclusion différente. La vieillesse n'est pas seulement le temps où quelque chose disparaît ; elle est aussi le temps où quelque chose apparaît.

Elle révèle d'abord que la dignité humaine ne dépend jamais entièrement de la puissance d'agir. Si tel était le cas, l'homme vaudrait moins à mesure qu'il vieillit, et finirait par ne plus rien valoir lorsque ses capacités s'effacent. Or rien, dans l'expérience humaine la plus élémentaire, ne permet de soutenir une telle conclusion. La personne âgée demeure quelqu'un lorsque bien des choses qu'elle pouvait faire lui deviennent impossibles. La vieillesse ne crée pas cette vérité ; elle la rend visible.

Elle révèle ensuite que la dépendance n'est pas une anomalie venue interrompre une existence normalement autosuffisante. Le premier volume de cette collection avait montré que l'être humain commence sa vie dans une vulnérabilité radicale. La vieillesse rappelle que cette vulnérabilité n'a jamais complètement disparu. Elle avait simplement cessé d'être visible. La dépendance n'est pas

l'opposé de l'humanité ; elle en est l'une des modalités permanentes, discrète à certains âges, manifeste à d'autres.

Elle révèle encore que la transmission ne dépend pas uniquement de la capacité d'agir sur le monde. Une existence entière accumule une mémoire, une expérience, une manière de juger et de discerner qui ne prennent souvent toute leur valeur qu'au moment où les ambitions personnelles s'apaisent. Le vieillard ne transmet pas seulement ce qu'il sait ; il transmet ce que le temps lui a appris à voir.

Enfin, elle révèle que la proximité de la mort n'est pas nécessairement l'ennemie du sens. Une vie qui se sait limitée apprend parfois à regarder autrement ce qui demeure. Ce qui semblait ordinaire retrouve son poids. Ce qui paraissait acquis redevient précieux. La finitude n'enlève pas sa valeur au temps ; elle lui donne sa gravité.

Mais peut-être faut-il aller plus loin encore.

Les chapitres qui précèdent ont montré que la vieillesse retire progressivement bien des réponses à la question : qui suis-je ? Les fonctions se retirent. Les responsabilités diminuent. Les rôles changent. Certaines capacités s'effacent. Et pourtant la personne demeure.

Cette demeure constitue peut-être la découverte anthropologique la plus profonde du grand âge.

Tant que l'existence est portée par l'activité, nous sommes tentés de nous identifier à ce que nous faisons. Tant qu'elle est portée par la réussite, nous nous identifions à ce que nous accomplissons. Tant qu'elle est portée par les responsabilités, nous nous identifions à la place que nous occupons parmi les autres. La vieillesse introduit une question plus radicale : que reste-t-il lorsque tout cela se retire ?

Ce qui demeure n'est pas un résidu appauvri de l'existence antérieure. C'est au contraire ce qui n'avait jamais été réductible à ses fonctions, à ses succès ou à ses capacités. La vieillesse ne crée pas ce noyau plus profond ; elle le découvre peu à peu en retirant ce qui le recouvrait.

C'est pourquoi ce troisième volume éclaire rétrospectivement les deux précédents.

Naître montrait un être qui reçoit une existence qu'il ne s'est pas donnée. La Parentalité montrait un être qui transmet une liberté qu'il ne possède pas. La Vieillesse montre un être qui apprend progressivement à se détacher de ce qu'il croyait être, sans pour autant cesser d'être lui-même.

Recevoir. Transmettre. Demeurer.

Ces trois mouvements ne décrivent pas seulement trois âges de la vie ; ils dessinent quelque chose de la condition humaine elle-même.

L'homme reçoit ce qu'il n'a pas choisi. Il donne ce qu'il ne possède pas. Et il découvre finalement que ce qu'il est ne se confond jamais entièrement avec ce qu'il a reçu ni avec ce qu'il a donné.

La vieillesse apparaît alors sous un jour nouveau. Elle n'est plus seulement le dernier âge de l'existence avant la mort. Elle devient le moment où l'existence apprend à se tenir dans la vérité de ce qu'elle a toujours été : une vie reçue, transmise, puis lentement remise.

Et c'est peut-être pourquoi les sociétés qui savent encore faire une place à leurs anciens reconnaissent obscurément en eux quelque chose qui concerne tous les autres. Elles savent que le vieillard ne représente pas seulement leur passé. Il leur montre aussi leur avenir. Plus profondément encore, il leur rappelle ce qui demeure lorsque tout le reste passe.

Car les formes changent. Les rôles changent. Les forces changent.

Mais ce qui demeure, demeure.

.

Un poème accompagne ce seuil dans Le Pédoncule des seuils, recueil autonome de cette collection.

Repères bibliographiques

Ricœur, P. — Temps et récit, Seuil.

Erikson, E. — Enfance et société, Delachaux et Niestlé.

Guardini, R. — Les Âges de la vie, Seuil.

Beauvoir, S. de — La Vieillesse, Gallimard.

Jonas, H. — Le Principe responsabilité, Flammarion.

Hampaté Bâ, A. — Aspects de la civilisation africaine, Présence Africaine.

Cicéron — Caton l'Ancien, ou De la vieillesse, Garnier-Flammarion.